

TROIS TOURS DE SAUCISSE

À MIRMONT, on connaissait bien François et Lucien. Ils étaient tous les deux natifs d'ESPIERRE et, au tout début de la grande vague migratoire qui allait refaçonner la France, ils étaient venus s'installer au canton. Au mitan de leur quarantaine, on les savait bons vivants et chamailleurs. Les gens d'ailleurs les auraient crus copains comme larrons en foire, tant ils pouvaient ensemble faire bloc, face à tout étranger ; surtout lorsqu'ils supportaient vaillamment le SCRM (Sporting Club de Rugby Mirmontois), dont ils avaient été les vedettes, il n'y avait pas si longtemps. Les gens d'ici connaissaient leurs querelles, multiples, irréparables, immémoriales et, en même temps - dieu merci - superficielles.

Certaines dataient de l'enfance ; déjà de la communale, du temps des hannetons.

Les bestioles étaient arrivées en juin, comme tous les ans, sur le grand marronnier de la place. A la tombée du jour, Lucien en avait fait le plein, dans

ses grandes boites d'allumettes de la SEITA (Société d'Exploitation Industrielle des Tabacs et des Allumettes) et avait dotés certains d'entre eux d'un long fil de couturière DMC (Dollfus-Mieg & Compagnie), pour mieux les rattraper lorsqu'il les faisait voler. Un matin, selon l'usage établi par des générations d'apprentis garnements, il en avait lâché un dans la salle de classe. La maîtresse, la très respectable mademoiselle OLIVET, en avait été terrifiée ; surtout par le bruit. Car chacun savait qu'ils étaient inoffensifs.

Comme mademoiselle OLIVET, François détestait cet animal gratteux, comme il détestait tous les gros insectes, les grenouilles, les limaces et autres serpents. Ça lui donnait la chair de poule et d'irrépressibles frissons glacés.

Et, il ne l'oublierait jamais, Lucien l'avait traité de mauviette devant toute la classe, y compris les filles, car dans ce petit village d'ESPIERRE, il n'y avait qu'une classe et elle ne pouvait être que mixte.

François prit une revanche peu après ; du côté de l'église, et plus exactement de la sacristie.

Il savait ce galapiat de Lucien sensible à la bondieuserie ; non pas par un penchant naturel à

la divine sagesse, mais par peur. Depuis son plus jeune âge, sa bigote de mère le fessait sans rechigner et, dans le même temps, lui promettait l'enfer et ses flammes à chacune de ses incartades qu'elle connaissait. Il lui en restait cette terreur.

En préparant la messe, ostensiblement, devant lui, il but la moitié de la burette de ce piètre vin blanc qu'utilisait le vieux Curé et, pour masquer le larcin, la remplit d'eau. Ça n'était que le futur sang du Christ, mais quand même ! C'était un vrai sacrilège, dont Il devait bien partager le poids, car il n'était question ni de cafter comme un péteux, ni de se vanter de la chose auprès de ses copains, ni surtout de risquer que sa mère l'apprenne.

Quant au Curé, il ne serait pas dupe ; tout autant le père de François que celui de Lucien, et bien d'autres encore l'avaient fait bien avant. Il se rattraperait dès le soir même au presbytère en se servant, en guise d'apéritif, un verre de son meilleur Monbazillac, mâtiné de jus de framboise ; avec ou sans Justine¹.

¹ Cf La Jonchée

Et le temps passa sur François et Lucien, parsemé de joutes et de défis, sans que jamais leur fidèle rivalité en fut altérée.

Toutes les ressources de la nature avaient servi leurs tracasseries, de l'épillet d'orge sauvage aux poils de gratte-culs, des gratterons aux tiges d'orties, sans parler des fourmis, des frelons et des limaces...

A table, les jours de fête, au moins un des volatiles de la basse-cour finissait soit au four, soit au pot, à la Henri IV ; selon leur sexe. Dans les deux cas, sa découpe revenait aux hommes.

En la matière, il n'était pas rare qu'encore François et Lucien se défient. C'était même devenu un rituel à la saison des dépiquaisons.

Vous vous souvenez qu'en ce temps-là, pour dépiquer, la "Machine" venait à tour de rôle dans les cours des fermes des uns et des autres et tout le village se déplaçait avec elle, pour prêter main forte.

La "Machine", c'était un équipage complexe, en trois parties.

La batteuse, véritable cœur du dispositif, était un impressionnant monument de fer, de bois et de

poussière, plein de poulies et de courroies qui à train d'enfer, avalait les gerbes en son sommet, crachait les grains sur sa gauche dans des sacs de jute, les glumes et autres glumelles à la volée sur sa droite et rejetait la paille à l'arrière, en vrac.

Le tracteur avait tout d'une locomotive, son foyer à charbon et sa cheminée, et possédait en outre une immense poulie que l'on reliait à la plus grande de celles de la batteuse par une longue et furieuse courroie branlante, laquelle ne cessait de tressauter dans un vacarme assourdissant, au plus grand danger de tous.

Il y avait enfin la remorque, toute simple mais noire, qui charriait le charbon, par blocs de cinq kilos

Toute dépiquaison était, tant pour le déjeuner du matin, le dîner de midi et le souper du soir, évidemment ponctuée de formidable repas, servis sur de longues tablées dressée à la diable sur de rustiques tréteaux. C'était la fête trois fois par jour : on y mangeait bien, on y buvait sec et on y parlait fort. Le soir, ça se terminait souvent par des chansons, qui fleurait bon Réda Caire, Armand Mestral et le blé d'or.

C'était l'occasion, pour les hommes, d'exhiber leurs habiletés et leurs forces. Qui lancerait le plus loin les blocs de charbon, qui porterait le plus gros sac ? En ce temps-là, où le quintal ne pesait encore que cinquante kilos, il fallait porter deux sacs, et monter de bien raides échelles, pour bien se classer.

À table, on attendait la découpe des poulets. Chaque compétiteur, au signal donné par le plus ancien, devait planter une grande fourchette dans son poulet et, en le tenant à bout de bras au-dessus d'un grand plat, découper à la volée les ailes et les cuisses et les laisser tomber dans le plat de façon à conserver la forme d'un poulet éclaté, le tout le plus vite possible.

François et Lucien excellaient dans cet exercice, en virtuoses. On avait oublié qui avait le plus souvent gagné, et on les regardait pour le plaisir.

En ces temps-là, en Franconie du sud, les huitres étaient un met exotique. On connaissait, certes, et on en avait même aperçu dans leur bourriche, sur l'étal de "Ma Fraiche Normandie", le poissonnier ambulant qui venait tous les vendredis

sur le marché de MIRMONT. Cependant, le "pescaire", comme on l'appelait, n'en faisait pas l'essentiel de son maigre chiffre d'affaires.

Allez savoir pourquoi, il prit un jour à François l'idée bizarre d'en acheter. Après s'être fait longuement expliquer par le pescaire comment les manger, et les ouvrir, et s'être aussi doté auprès de lui de l'outil adéquat, il en acheta trois douzaines. Comment lui vint l'idée encore plus farfelue d'inviter Lucien pour partager cette expérience, on n'en sait rien de façon certaine. Certains se doutent qu'il mijotait un coup. Pas Lucien, sûr.

Quelques pousse-rapières gentiment expédiés, on se mit à table, et Lucien vit arriver ses huitres dans un bol ! Ce qui lui coupa incontinent le rire et l'appétit, en dépit des efforts que fit Angèle, l'épouse de François, pour reloger à la cuisine et en catimini les huitres dans leurs coquilles d'origine.

C'est ainsi que Lucien ne mangea jamais d'huitres de sa vie.

On se souvient aussi de l'histoire des trois tours de saucisse. L'affaire est plus récente, et il en existe plusieurs versions, parfois invraisemblables. Celle-ci est je pense authentique, car dépouillée de toute fioritures.

Elle commença le jour du repas annuel des "Tamalous", l'amicale des anciens d'ESPIERRE où désormais François et Lucien avaient leur place. Le temps des dépiquaisons était loin, fossilisé en quelque sorte par les nouvelles moissonneuses qui pouvait être guidées, disait-on, par des satellites. Ici, à la toute neuve Salle Municipale, il n'y avait plus de volaille à découper, la ripaille arrivant, pour l'essentiel sur un plateau-repas.

C'est là que François en eut l'idée :

- Dis, Lucien, tu as encore bon appétit ?
- Mais oui François, comme toujours,
- Et bien, tu vois, je te fais le pari que tu ne mangeras pas trois tours de saucisse enroulées autour d'un bouchon.

- Mais si, mais si, si ton bouchon n'est pas une bonde. Quand tu voudras...

C'est ainsi que le rendez-vous fut pris, et l'on y convia les trois survivants restant de leur belle époque.

Le jour dit, après le pousse-rapière, Angèle vint présenter la chose aux hommes, quatre pans de saucisse encore dans la main gauche :

- Regarde bien, Lucien, j'y mets bien le troisième tour ? Tu en es sûr ?

- Sûr, je l'ai dit, donc je l'ai dit.

Concis, mais péremptoire, Lucien

Il lui fallut portant le temps, deux heures peut-être, et bien autant de pintes de rosé local, pour finir le plat. On le ramena chez lui, car il reconnut alors de ne pas être dans sa meilleure forme pour conduire sa vieille Citroën.

L'affaire se gâta dans la nuit qui suivit. On en arriva à appeler le SAMU.

Par la suite, que les secours aient eu du retard, que les urgences aient été engorgées, et l'hôpital encore assoupi, Lucien ne put attendre assez pour retenir son âme et, certes à son corps défendant mais dans la plus totale sérénité, la laissa rejoindre le Paradis.

François en fut terrassé de chagrin et de remords. Il n'attendit qu'à peine quelques semaines avant d'aller rejoindre, non point la maison de retraite qui l'attendait mais directement, en haut, son comparse de toujours.

André VERDIER
Décembre 2022